

AZZI, Stephen, *Walter Gordon and the Rise of Canadian Nationalism* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999), xv-300 p.

John Macfarlane

Volume 54, numéro 1, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305663ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305663ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Macfarlane, J. (2000). Compte rendu de [AZZI, Stephen, *Walter Gordon and the Rise of Canadian Nationalism* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999), xv-300 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54(1), 133–135.
<https://doi.org/10.7202/305663ar>

COMPTES RENDUS

AZZI, Stephen, *Walter Gordon and the Rise of Canadian Nationalism* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999), xv-300 p.

Stephen Azzi se penche sur l'apport de Walter Gordon à la vie politique canadienne. Plus qu'une biographie, ce livre présente, d'une part, la montée du mouvement cherchant à limiter les investissements américains dans l'industrie canadienne et, d'autre part, la façon dont le mouvement inspira le nationalisme canadien-anglais.

L'évolution des idées politiques de Gordon et sa manière de les mettre en œuvre ont été largement influencées par sa famille aux valeurs profondément britanniques et méfiante envers la société américaine. Ses collègues privés, son bref séjour à New York, alors qu'il est comptable, les relations qu'il noue avec « l'establishment » financier, surtout en tant que président d'un conglomérat d'entreprises, vont confirmer son impression que les Américains partagent des valeurs différentes des Canadiens et sa croyance « that Canadian business-people tend to act in the country's best interest » (p. 4). Protectionniste, avec une inébranlable foi en l'habileté du gouvernement à résoudre les problèmes, il affiche également un « deep concern for the less fortunate » (p. 18).

Gordon présida la Commission royale d'enquête sur les perspectives économiques du Canada en 1956-1957. À une époque où peu de gens contestaient le rôle des investissements des États-Unis au Canada, il sonna l'alarme en proposant des lois pour réglementer les firmes

étrangères. Malgré les critiques des économistes, le rapport éveilla la presse canadienne-anglaise, le public et les politiciens. Gordon accrut sa réputation d'homme d'affaires et d'organisateur, de même qu'il cultiva ses contacts à l'intérieur du Parti libéral et au *Toronto Star*. Et en 1963, lorsqu'il fut nommé ministre des Finances dans le cabinet Pearson, il semblait en excellente position pour réaliser ses idées. Il allait être déçu. La controverse suscitée par son premier budget le força à retirer plusieurs mesures visant à limiter la propriété étrangère ; ses tentatives de créer un fonds d'investissement afin d'encourager les entreprises canadiennes (Canadian Development Corporation ou CDC), de réglementer la mainmise étrangère sur les banques canadiennes et la prédominance de certaines revues américaines ont toutes échoué. À part quelques mesures limitées, « he implemented no policies to promote Canadian independence, a goal he had been pursuing for almost a decade » (p. 132). Mais sa croisade fut remarquée et appréciée au Canada anglais. Gordon, « father of the new nationalism » (p. 168, 193), orienta le désenchantement grandissant face aux États-Unis (causé par les assassinats et la guerre au Viêt-nam) en un mouvement en faveur de la limitation des investissements américains. En 1970, il devint président honoraire du Committee for an Independent Canada (CIC). Pendant la décennie qui suivit, on vit la création de la CDC, de la Foreign Investment Review Agency (FIRA), de Petro Canada et du National Energy Program. Selon Azzi, « much of the credit for these measures must go to Walter Gordon » (p. xi). La tendance sera renversée pendant les années 1980, alors que l'économie canadienne stagne et les investissements américains sont les bienvenus au pays.

Gordon a lui-même publié trois livres en plus de ses Mémoires et Denis Smith a écrit une biographie sur Gordon en 1973. Mais la contribution d'Azzi permet une compréhension plus grande de l'homme, de ses motivations et de sa relation avec la montée du nationalisme canadien-anglais. L'auteur n'accepte pas l'idée que les investissements américains aient été mauvais et il fait remarquer que Gordon, en tant que capitaliste, avait un intérêt personnel dans sa croisade : Gordon « viewed the problems of foreign ownership from the perspective of management, not labour », et proposa comme solution de donner plus de pouvoir aux entrepreneurs canadiens (p. 48, 141). Azzi ajoute que Gordon ne semble jamais avoir accepté l'idée que les intérêts du Canada ne coïncidaient pas nécessairement avec ceux de l'élite corporatiste du pays (p. 185). L'auteur nous fait également remarquer que Gordon avait

une assez faible connaissance des théories économiques, une grande confiance en lui et une tendance à prendre des décisions rapidement, et que ces caractéristiques ont nui à son habileté à convaincre les autres au cours de débats. Ainsi, il échoua à prévoir les problèmes potentiels des mesures contenues dans son budget de 1963 et à expliquer d'importants détails dans la proposition du CDC en 1965.

Puisque Gordon remettait rarement en question ses motivations et ses actions, l'approche critique d'Azzi (bien équilibrée et appuyée) nous brosse un portrait très complet du personnage. Il s'agit d'une excellente biographie. Le lien fait avec la montée du nationalisme canadien soulève néanmoins deux problèmes. Premièrement, Azzi conclut que Gordon avait échoué parce qu'il avait mal jugé la population et l'importance de la convaincre, mais que la suite des événements persuada les « Canadiens » de la justesse de ses idées et que « Gordon would be there to shape a growing movement » (p. 132, 166). Si le mouvement fut supporté par les événements, alors que Gordon n'était plus dans le Cabinet, et que les gens se convertirent à ses idées au moment où son influence politique était en déclin, il est possible que son ascendant sur le mouvement ait été exagéré. Le deuxième problème concerne le « Canadian nationalism ». La structure unilingue du CIC reflète l'échec de Gordon et ses disciples d'inclure les Canadiens français, qui ne s'identifiaient pas au mouvement. Azzi mentionne que ceux-ci étaient concernés par les investissements tout autant anglo-canadiens qu'américains. Toutefois, ils avaient aussi des points en commun et une présentation des idées de Claude Ryan, André Laurendeau, René Lévesque et Jean Lesage (« maître chez nous ») aurait été intéressante. L'étude, comme l'indiquent les sources, se concentre sur le nationalisme canadien-anglais.

La recherche n'en demeure pas moins impressionnante. La liste des entrevues, des fonds d'archives, des livres et des journaux témoigne du travail consciencieux de l'auteur, remarquable du début à la fin du livre. L'analyse est convaincante et intéressante à lire. Cette étude représente une importante contribution à notre compréhension du mouvement nationaliste canadien-anglais et de la façon dont il fut transformé par un individu talentueux et fascinant.

JOHN MACFARLANE
Champlain College
Lennoxville